

La parole perdue.

Aux temps précédants ceux des cavernes, aux temps où le geste était la principale forme de communication autorisée entre les êtres ordinaires, aux temps où les mots étaient dotés d'un pouvoir magique, les hommes se réunissaient, à la nuit tombée, autour du chef du clan afin d'écouter sa parole sacrée. Le premier homme du groupe, le sorcier, était le seul à détenir le pouvoir de s'exprimer et d'agir oralement, les autres membres, hommes, femmes et enfants devant se contenter du geste et du cri afin de communiquer entre eux. Tout le monde respectait ce tabou mais connaissait tous les secrets de ce langage, appris dès le plus jeune âge. On a oublié aujourd'hui qu'il fut la langue originelle de l'espèce humaine. Celui qui ne respectait pas la règle du silence avait instantanément la langue tranchée et mourrait dans d'horribles souffrances, étouffé dans son sang.

En cette ère reculée aux mœurs implacables, naquit un petit garçon malingre et beaucoup trop chétif pour s'adonner aux arts virils de la chasse. De plus, au comble de son malheur, il babillait jour et nuit dès ses premières semaines. La mère n'arrivait pas à le dresser comme les autres enfants de la tribu à grandir dans le silence et sans dire un mot. De sa bouche sortait des sons de plus en plus compréhensibles, des phrases porteuses de sens. Tandis que les autres bébés criaient ou pointaient de la main le sein qu'ils voulaient téter, l'entêté prononçait des mots distincts pour se faire comprendre.

A sa cinquième année, tandis que les autres enfants partaient pour recevoir leur éducation à la chasse, le clan se réunit pour débattre de son sort. La précocité de ce gosse bavard menaçait la suprématie du chef qui ordonna de l'abandonner dans une grotte éloignée, scellée à l'aide d'une énorme pierre. La mère éprouva un grand chagrin à l'idée de cette séparation mais, avant de quitter son fils, saisissant quelques instants d'intimité avec lui en échappant à la surveillance du clan, déposa à côté de son enfant des fruits et quelques morceaux de viande. Puis, bravant le tabou au péril de sa vie, elle murmura à son oreille trois paroles sacrées afin de lui porter chance.

Le chef en quelques mots fit rouler une énorme pierre jusqu'à l'entrée de la grotte plongeant l'enfant dans une profonde obscurité. Il pleura, cria, hurla en vain. Le groupe était déjà bien loin.

Le petit prononça les premiers mots qu'il avait reçus de sa mère. Un soleil aussitôt apparut au milieu de la grotte, éclairant les parois de l'ancre.

De peur d'oublier la seconde puis la troisième, il les déclama l'une après l'autre. Une source d'eau claire jaillit d'une voûte de la grotte tandis qu'émergea du sol un arbre fruitier aux baies de toutes les couleurs. La lumière, l'eau et l'arbre allaient ainsi le maintenir en vie. La mère n'avait pas eu le temps de lui révéler « la longue et puissante parole déplaçant les montagnes » pour lui permettre de s'évader. Mais elle lui avait sauvé la vie !

L'enfant grandit dans son trou retiré du monde sans pouvoir s'échapper et dans une extrême solitude. Il ne connaissait pas cet état d'emprisonnement et de silence total, l'absence de sons, de cris, de bruissements de feuilles, du chant des oiseaux car dans la vie du groupe tout le monde vivait ensemble dans l'intérêt du clan. Il n'avait comme bruit pour le rappeler à la vie que celui de la source au clapotis intarissable. Il n'entendait plus le bruit sourd et sec des pics et des masses fracassant les énormes cailloux, le frottement des piliers écrasant mollement le grain dans les mortiers taillés dans de la pierre volcanique, le crépitement du feu ni les chants sacrés du sorcier avant la tombée de la nuit épaisse.

Quand lui prenait l'envie d'entendre le son de sa voix, les ondes sommitales ne lui renvoyaient qu'un écho morbide d'une unique présence au sein du ventre grenu et hermétique, complètement étanche de l'immense gouffre oublié des hommes et du reste du monde, qu'une mise en abîme de râles répétés dans l'espoir à l'infini réitérés d'être entendus par un anonyme à l'ouïe affûtée et égaré aux alentours de cette réserve, de cette toute première caverne naturelle d'isolement de l'humanité.

Dans un confinement absolu incrusté en deçà du temps et de l'espace, il médita longuement avec les quelques mots se référant à la réalité bien concrète de la vie, appris durant les cinq premières années de sa vie. Son sens de l'abstraction s'affina au rythme monotone et linéaire du silence. Des mots confus jaillirent de son esprit dont il ne touchait plus les limites du

sens. Il n'arrivait plus à visualiser ce qu'il pensait. Cette quête profonde et intérieure l'amena progressivement à définir un vocable pour qualifier l'extraction violente du monde, du groupe, du clan, de la tribu dont il avait été victime, ne pouvant oublier la vie grégaire au sein du groupe, les chants du sorcier, les rires des enfants, les cris des hommes pour appâter les animaux. Le souvenir ténu de ses années d'enfance l'effrayait. Il fut le premier homme à expérimenter la peine exponentielle de la plus stricte solitude qui mourut au cœur de la sinistre caverne. A vingt-deux ans, après de longs efforts de réflexion sur l'unique et le multiple, sur la présence et l'absence, il fonda dans son nouveau langage métissé de la langue sacrée dont il avait appris quelques bribes par sa mère et du gargouillis de l'eau. Avant de s'éteindre pour l'éternité, il hurla un dernier mot, premier concept né de toute l'histoire de l'humanité : « solitude » qui resta scellé sans pouvoir même rêver de s'évader dans le cœur de la roche. Le concept percuta à l'infini les parois de la grotte comme une abeille dans sa ruche, attendant patiemment qu'on vienne le libérer.

Des milliers d'années plus tard, alors que les hommes vivaient harmonieusement en collectivité et dans un esprit de solidarité, de fraternité aujourd'hui oubliée, sans jamais délaissier un seul un de leur membre, la pierre, à cause d'un terrible tremblement de terre, fut déplacée. Le mot s'échappa de la caverne. A partir de ce jour, commencèrent à errer dans les bois et les montagnes des hommes solitaires, des vagabonds, des marginaux, des ermites, des ascètes, des stylites, des artistes, des misanthropes.

L'émanation solitaire de ce soliloque ouvrant à la première abstraction inaugura le commencement de la philosophie mais dont les Anciens ont oublié l'anté-préhistorique origine.

Dans une chambre d'isolement ou la cellule d'une prison, la douloureuse confrontation avec la quintessence de la solitude caresse les dangereux flancs des limites du sublime. Certains succombent et d'autres en sortent avec un tatouage indélébile inscrit dans la cornée, tout au fond de leur pupille.